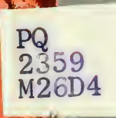
Mazères, Edouard Joseph
Ennemond
La demoiselle de compagnie



LA DEMOISELLE

DE COMPAGNIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR Mr. MAZÈRES, et Scribe. PICARD

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de Madame, le 6 Mai 1826.



PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, No. 8.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ROBERT, manufacturier.	M. NUMA.
LA PRIME, homme d'affaires. . .	M. CLOSEL.
GIRAUD, notaire	M. DORMEUIL.
BENOIST, postillon.	M. KLEIN.
Mme GRAPIN DE VILLENEUVE.	Mme JULIENNE.
LOUISE	Mme DORMEUIL.
JEANNETTE, servante d'auberge. .	Mlle ADELINE.

La Scène se passe dans une auberge, aux portes d'une petite ville, à dix lieues de Paris.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LA DEMOISELLE

DE COMPAGNIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, BENOIST, *le bras en écharpe.*

JEANNETTE.

Eh ! bien, mon pauvre Benoist, le bras, comment va-t'-il ?

BENOIST.

Ah ! ça n'sra rien; bien sensible à votre intérêt, Mlle Jeannette.

JEANNETTE.

Ah ! çà mais, vous ne m'avez pas expliqué comment cela est arrivé.

BENOIST.

C'est en conduisant les deux dames qui sont descendues hier dans votre auberge.

JEANNETTE.

Elles sont là... une vieille et une jeune.

BENOIST.

Au détour de la grande route, voila la vieille dame qui veut que j'aille sur la terre... mon porteur met le pied dans une ornière, et si le mailler n'avait pas tenu ferme, la chaise culbutait !... au lieu de tomber sur la tête, j'ai mis le bras en avant, et voilà !...

JEANNETTE.

C'est heureux !

BENOIST.

Oui, c'est heureux ! d'avoir un bras démis!... un sur deux, ce n'est pas trop !... ah ! Mlle Jeannette, si vous saviez comme j'ai été secouru par la jeune demoiselle... elle pleurait... elle me consolait... il fallait la voir... pour la vieille madame, elle criait, elle appelait son chien ;

parc'que vous savez, Mlle Jeannette, que quand il y a une vieille dame, il y a toujours un chien... il aboyait comme si c'était lui qui avait eu la patte cassée !... et la vieille qui disait : maladroit, imbécille !... vous n'avez pas eu de mal, disait la jeune fille !... houa !... houa !... répondait le p'tit chien Eh ! bien, Mlle Jeannette, la vieille ne voulait me donner que trente sous de guides...

JEANNETTE.

C'est une horreur !

BENOIST.

Oui, ce serait une horreur, si la p'tite n'm'avait pas glissé un'pièce de cinq francs... elle se nomme Mademoiselle Louise !...

JEANNETTE.

Et la vieille, madame Villeneuve.

BENOIST.

Je sais aussi l'nom du p'tit chien noir... il s'appèle Othello...

JEANNETTE.

Othello !...

BENOIST.

Oui, l'maître d'école m'a dit qu'c'était un nom Grec !. et puis c'est un chien bien distingué... il a trois mille livres de rente.

JEANNETTE.

Le chien.

BENOIST.

Oui, trois mille livres de rente qui lui ont été laissées par sa première maitresse.

JEANNETTE.

Il parait que ces dames sont bien riches ! la vieille a des bagues à tous les doigts... elle viennent pour marchander le château de la Badinière.

BENOIST.

Comme tous les autres voyageurs. En est-il venu pour voir ce château ! par la poste !.. par les célérifères... par les diligences, par le bateau à vapeur... Je crois qu'il en arrivr'a bientôt en ballon !..

JEANNETTE.

Mais, pourquoi vend-il son château, ce bon monsieur de la Badinière?

BENOIST.

Ah ! je l'sais bien , moi !.. quand j'mène les calèches , j'écoute jaser ceux qui sont d'dans, et ils disent comm'ça que ce M. de la Badinière avait perdu sur les cinq... il a voulu se ratrapper sur les trois... et puis il a fait comme moi , hier... culbuté.

JEANNETTE.

M. Giraud , le Notaire, dit que ça sera bien vendu

BENOIST.

Je crois bien, un château aux portes d'une petite ville... à dix lieues de Paris... moi , je ne serais pas fâché que l'château restât à la vieille madame de Villeneuve , parc'que cette Mlle Louise serait quasiment comm' la seigneur du pays!..

JEANNETTE.

Mon Dieu , monsieur Benoist. . . comm' vous vous échauffez en parlant d'cette mamzelle Louise...

BENOIST.

N'allez-vous pas en être jalouse ? la reconnaissance n'empêche pas les autres sentiments.

Air : *de l'écu de six francs.*

Est-c' que c' n'est pas un' demoiselle ,
Qu'a sans doute , un rang , des ayeux ;
N' croyez vous pas que j' vais sur elle
Me permettre de j'ter les yeux !...
Je respecte les bienséances ,
Avec une dam' du grand ton ;
En ma qualité d' postillon ,
Je dois connaître les distances.

Et puis d'ailleurs, mademoiselle Jeannette... rien n'est fini entre nous... ça n'est pas même commencé !..

JEANNETTE.

Il faudra bien qu'ça commence.

BENOIST.

Je ne suis pas un mauvais parti , tout d'même... Postillon sur une route royale, trois quartiers de terre et deux mille deux cents écus dans un vieux bas...

JEANNETTE.

Dans un vieux-bas ?

BENOIST.

Oui , quand mon oncle l'avare est mort , j'ai hérité de

deux mille deux cents écus, qu'on a trouvés dans un vieux bas... la place, les quartiers de terre, le vieux bas, et le jeune homme, tout sera à vous si vous le voulez... mais ne faites pas la jalouse, ni la coquette, parce qu'il y a des jolies filles dans le pays !... il est très productif le pays !...

JEANNETTE.

Tenez, la voilà votre mademoiselle Louise··· dites-lui qu'elle est une merveille !...

SCÈNE II.

Les Mêmes, LOUISE.

En voyant Louise, Benoît est tout embarrassé, il ôte maladroitement son chapeau de la main gauche et reste à l'écart.

LOUISE.

Ma chère demoiselle, avez-vous eu la complaisance de préparer notre déjeûner?

JEANNETTE.

Eh! vraiment, mademoiselle.. un peu d'patience! je n'peux pas servir tout le monde à la fois.

LOUISE.

Je suis fâchée de vous déranger, mais l'âge de madame de Villeneuve ne mérite-t-il pas quelques égards?

JEANNETTE.

C'est vrai... qu'elle a un ton de douceur !.. je vais le chercher, mademoiselle, j'y vais... Tenez, voilà la gondole qui entre dans la grande cour !.. des messieurs qu'en descendent !.. je parie que c'est encore pour le château ! (*elle sort*).

LOUISE, *à Benoist.*

Ah ! c'est vous, mon brave Benoist !... j'ai été bien contente hier, quand le chirurgien nous a répondu qu'il n'y avait pas de danger ! j'aurais souffert autant que vous!

BENOIST, *avec embarras.*

Oh! mademoiselle, il n'y a pas de quoi!.. vous êtes trop honnête !.. (*à part*) est-elle aimable !... Dieu de Dieu!. Si j'étais mieux qu'un postillon, ou, si elle n'était pas une demoiselle, je mènerais ça grand train!...

SCÈNE III.

LOUISE, BENOIST, ROBERT.

ROBERT *entrant.*

Bon jour, mon garçon... ètes-vous de la maison?

BENOIST.

Non, monsieur! mais c'est tout comme.

ROBERT.

Y-a-t-il une table d'hôte, ici?

BENOIST.

Oui, monsieur... et une bonne société! Le commis du percepteur, et le brigadier de gendarmerie! (*à Louise*) dites-donc, mademoiselle, je ne crois pas que celui-là vienne pour acheter le château!... ça n'a pas l'air de grand chose.

LOUISE.

Mon ami, c'est mal de juger les gens sur l'habit.

BENOIST.

C'est juste, j'ai tort... (*à part*) elle m'a dit mon fait!

LOUISE.

Je lui trouve une figure d'honnête homme.

ROBERT.

Madame!.. non, je veux dire mademoiselle, je vous salue... (*à part*) une jolie personne!.. mais c'est trop paré.. trop pomponné..

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LA PRIME, *puis* JEANNETTE.

LA PRIME, *entrant.*

C'est bien la première et la dernière fois que je voyage dans une gondole!.. mauvaise compagnie.

ROBERT.

Bien obligé...

LA PRIME.

Ah! c'est vous, mon brave homme... c'est vous qui étiez en lapin.

ROBERT.

Oui monsieur, c'est moi.. et même c'est un extraordinaire, car je monte très rarement dans les voitures publiques.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Chacun son goût ! quand je suis en voyage,
Modestement moi je chemine à pié;
Des élégants qui vont en équipage,
Jamais par moi le sort n'est envié,
Et cependant j'excite leur pitié !
Du haut d'un char que très souvent ils doivent,
De poussière ils couvrent mon front,
La poussière est-elle un affront ?
Quelquefois ceux qui la reçoivent
Valent mieux que ceux qui la font ?

BENOIST.

Attrape!

JEANNETTE, *portant le déjeûner.*

Mademoiselle, je vais porter le déjeûner dans votre chambre...

LOUISE.

Oh! laissez... je vais le porter moi-même!.. vous avez déjà assez d'ouvrage!..

JEANNETTE *le lui donnant.*

Puisque vous le voulez!

LOUISE, *le prenant.*

Donnez!.. donnez!.. et puis vous n'oublierez pas d'avertir le notaire!.. (*elle sort en saluant*).

JEANNETTE.

Oui, oui... il faut qu'on l'aime bon gré, mal-gré ! (*elle sort*).

SCÈNE V.

LA PRIME, ROBERT, BENOIST.

LA PRIME.

Elle a une jolie tournure cette petite femme-là!

ROBERT.

Elle salue avec une grâce.

LA PRIME.

Il me semble que je l'ai déjà vue quelque part! eh! oui! je m'en souviens; je l'ai vue l'autre jour dans un landau, et je l'ai trouvée fort jolie! Il est vrai que les

femmes en voiture, paraissent toujours jolies! elles sont si bien mises, et elles passent si vite! Dites donc, postillon, savez-vous son nom?

BENOIST.

Oui, monsieur, c'est moi qui l'ai amenée hier, avec une vieille dame qui ne lui ressemble guère. Il nous est arrivé un malheur! vous voyez. La demoiselle se nomme mademoiselle Louise; on croit que c'est la petite-fille ou la petite-nièce de la vieille dame, madame de Villeneuve.

LA PRIME.

Madame de Villeneuve! ah! mon Dieu!

ROBERT.

Eh! bien, qu'est-ce qu'il a donc ce monsieur?

LA PRIME.

De Villeneuve! oui, je connais ça! elle s'appèle Villeneuve comme moi! c'est tout simplement madame Grapin, la veuve d'un vieux procureur! Depuis la mort de son mari, elle s'est logée au faubourg Saint-Germain, et elle a pris un nom du quartier, de Villeneuve! Diable! mademoiselle Louise sera riche... très-riche, et, est-ce qu'elles viennent pour le château qui est en vente!

BENOIST.

Oui, monsieur!

LA PRIME.

C'est comme moi?

ROBERT.

C'est comme moi!

LA PRIME.

Vous, mon brave homme! vous qui voyagez en lapin, vous voulez acheter un château?

ROBERT.

Pourquoi pas, si je le paie. Hier, je ne pensais pas à ce château, mais je me suis réveillé ce matin avec l'envie de l'acheter; me voilà, et je l'aurai. L'inspiration! moi, je la suis toujours

Air : *Contentons nous.*

Point de lenteurs, je ne les aime guères ?
Lorsque je fais quelqu'opération
Soit en amour, en finance, en affaires,
Moi je n'agis que d'inspiration,
En un moment c'est terminé, j'imite
Tous ces messieurs les auteurs, moi pourtant
Je suis toujours sûr de la réussite,
Ils voudraient bien pouvoir en dire autant.

LA PRIME.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là... monsieur, est-ce que vous seriez de ces architectes qui font de l'argent avec du plomb et des moëllons... ces chevaliers du marteau !

ROBERT.

De la bande noire ? moi.. non, monsieur, Dieu m'en préserve.

BENOIST.

Monsieur !.. qu'est-ce que c'est donc que la bande noire ?.. j'en entends souvent parler ?

ROBERT.

Mon ami !.. ce sont des gens qui s'enrichissent en détruisant. A Paris, il y a une foule de bandes noires ! n'est-ce pas, mon cher compagnon de voyage ?.

Air : *Encore un coup à boire.*

Sans parler de tous les tailleurs,
Qui triplent leurs mémoires,
Voyez tous ces agioteurs
Qui spéculent sur nos malheurs ;
Regardez les accapareurs,
Les vieux docteurs, les fournisseurs,
Encor, des bandes noires.

Et ces auteurs du boulevard
Qui se couvrent de gloire
En pillant Molière et Régnard,
Et même en faisant un peu tard
De jolis vers, qui par hasard,
Avaient été faits par Favard...
Encor, la bande noire.

BENOIST.

Tenez, messieurs.. voilà justement le notaire!.. si vous voulez avoir des renseignemens..

SCÈNE VI.

Les mêmes, GIRAUD.

GIRAUD, *toujours triste.*

Il est assez singulier qu'on me fasse demander, et qu'on se permette de déplacer un homme public!

LA PRIME.

Mais, je ne me trompe pas.. c'est toi, Giraud!

GIRAUD.

C'est toi, la Prime!

ROBERT.

Ces messieurs se connaissent?

LA PRIME.

Je le crois bien.. nous avons servi ensemble..

ROBERT.

Ces messieurs ont servi?

LA PRIME.

Chez le procureur?

ROBERT.

Oh! vous étiez soldats de la Bazoche!

LA PRIME.

Et tu es le notaire de ce pays.

GIRAUD, *soupirant.*

Hélas!. oui.. il n'y avait pas moyen de devenir un des cent-treize notaires de la capitale.. j'ai été forcé de m'enterrer ici.. je n'ai affaire qu'à des paysans!.. c'est une pitié!. pas de plaisirs! pas d'affaires!..

LA PRIME.

Pas d'écarté?.

GIRAUD.

On y joue chez le substitut à vingt sols!...

LA PRIME.

A vingt-sols, pauvre garçon?

GIRAUD.

Ah çà, mais.. est-ce que tu viendrais pour acheter?

LA PRIME.

Oui, mon cher ! j'ai quitté la cléricature, et je fais des affaires.

GIRAUD.

Qu'est-ce que tu es donc?

LA PRIME.

Je ne suis rien, je fais des affaires.

ROBERT, *à part.*

C'est tout bonnement un marron ! il faisait tant le fier !.. je le prenais pour un auteur tragique !

LA PRIME.

Oh ! je suis heureux, va ! j'entends bien la vie ! je ne vais que dans le grand monde ! aux bouffes, à Tortoni... chez mon ami Rossini.

GIRAUD.

Tu es musicien.

LA PRIME.

Non ! je suis dilettanti.

GIRAUD.

Et, tu es donc en fonds !.

LA PRIME.

Oui, mon cher, l'écarté n'a pas mal donné cet hiver !.. tu peux m'inscrire, et monsieur aussi ; monsieur qui est venu en lapin..

ROBERT.

Oui, monsieur, inscrivez-moi : monsieur Robert...

GIRAUD.

Monsieur Robert, cet agriculteur si riche, ce manufacturier si connu dans le pays..

ROBERT.

Oui, monsieur !

LA PRIME.

Ah ! monsieur, si j'avais su !

BENOIST.

C'est le lapin qui fait la queue à l'autre..

ROBERT.

Il n'y a pas de mal, M. l'homme d'affaires !.. je sais à quoi m'exposait ma modeste qualité de lapin ; de temps immémorial, les lapins sont les bouffons obligés d'une

voitture publique. J'ai joué mon rôle ; vous avez joué le vôtre ; que voulez-vous ?..

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Souvent par économie
Et pour n'en pas abuser,
Moi, je laisse à l'écurie
Mes chevaux se reposer.
C'est comme à l'académie,
Où loin de le prodiguer,
On fait dormir le génie,
Pour ne pas le fatiguer.

GIRAUD.

Eh ! bien, messieurs !. vous n'aurez pas beaucoup de concurrents !.. d'abord, il y avait foule, mais ils se sont presque tous retirés. Tenez, voilà une danseuse de l'académie royale de musique, qui m'écrit qu'elle n'achetera pas. Effectivement, le journal de ce matin annonce des changemens dans le corps diplomatique.

LA PRIME.

Mais il y a madame Grapin de Villeneuve.

GIRAUD.

Oh ! celle-là.. est riche.

LA PRIME.

Et elle a une petite nièce charmante !

BENOIST.

Monsieur le notaire, cette dame veut que vous lui apportiez les papiers, les titres !

GIRAUD.

Lui apporter ! elle est sans gêne ! un notaire n'est pas un facteur !.. je lui enverrais bien mon clerc, mais je n'en ai pas ; je vais les chercher, ces titres !

LA PRIME, *à part.*

Moi, il faut absolument que je parle à ce monsieur Robert. (*haut.*) monsieur, pourrais-je vous dire un mot ?

ROBERT.

Deux, monsieur, je vous écoute.

LA PRIME.

Si nous prenions quelque chose ?

ROBERT.

Volontiers, ensuite nous irons visiter le château.

GIRAUD.

Visitez, messieurs, examinez, et ce soir nous procéderons à la vente.. Ah! mon cher La Prime, un homme comme moi, notaire de province!

Air :

Adieu, messieurs, à l'amiable
L'affaire se décidera,
Et nous verrons, argent sur table,
Qui de vous trois l'emportera.

ROBERT *à Benoist.*

Allons!... donnez-nous de la bierre.

LA PRIME.

De la bierre! aux gens comme il faut!..
C'est une boisson populaire!..

ROBERT.

Je suis du peuple, quand j'ai chaud.
Adieu, monsieur, à l'amiable, etc.

Giraud et Benoist sortent.

SCÈNE VII.

ROBERT, LA PRIME.

(*Ils se placent à une table et boivent; Benoist a apporté des verres.*)

LA PRIME.

Monsieur, quoique nous soyons en concurrence, est-ce que nous ne pouvons pas causer d'amitié.

ROBERT.

Monsieur... pourquoi pas!..

LA PRIME, *à part.*

Je vais parler, pour le faire jaser... je suis fin, moi... Monsieur, s'il faut vous dire la vérité... je ne voudrais acheter ce château, que pour le revendre.

ROBERT.

Je m'en doutais!

LA PRIME.

Moi, j'achète, je revends... c'est comme une affaire de rentes... c'est un report.

ROBERT.

Oui... vous vous croyez à la bourse.

LA PRIME.

Depuis quelque tems, monsieur, je médite une opération immense qui exige des fonds !.. un jeune homme aimable et audacieux a toujours sous la main une excellente ressource... un mariage... parce que la dot... vous comprenez... on paye sa charge... ses dettes... et on en fait d'autres ! je cherche donc une femme !

ROBERT.

C'est à dire un associé en commandite !

LA PRIME.

Il me faut une demoiselle de cinquante mille écus... voilà tout...

ROBERT.

Et vous êtes pressé !

LA PRIME.

J'en ai besoin fin courant ! j'ai bien deux mariages ébauchés à Paris... l'un avec une personne de quatre-vingts et l'autre avec une demoiselle de soixante-dix.

ROBERT.

Soixante-dix-ans ?

LA PRIME.

Non, soixante-dix mille francs... malheureusement la première boite et la seconde louche... c'est comme un fait exprès. Mais, j'entrevois maintenant en perspective... une opération.

ROBERT.

Je devine... une opération... matrimoniale... cette Mlle Louise Grapin de Villeneuve, est un très bon parti... elle ne boite pas... elle ne louche pas et elle est jolie !...

LA PRIME.

Une femme jolie... ça vaut toujours mieux...

ROBERT.

Oui, pour soi...

LA PRIME.

Et puis, je sais que la chère madame Grapin a des

terres, des maisons, un porte-feuille... je n'ai donc qu'à être charmant avec la jeune personne... je la demande, et je l'épouse dans huit jours.

ROBERT.

Vous allez vite ! *(Ils se lèvent.)*

LA PRIME.

C'est un marché à terme. Oh ! je connais les affaires !.. je vous ai parlé à cœur ouvert, parce que j'ai pensé que nous ne pouvions pas nous trouver en concurrence pour la demoiselle comme pour le château !..

ROBERT.

Oui, oui... je vous ai vu venir; mais rassurez-vous, Mlle Louise est trop riche pour moi... et surtout trop comme il faut.

LA PRIME.

Comment, vous qui avez ?

ROBERT.

Oui, moi, qui ai six-cent-mille francs de bien... et au soleil, c'est plus sûr qu'à la bourse !.. Tel que vous me voyez, M. l'homme d'affaires, après quelques spéculations assez heureuses, je pouvais aussi me lancer dans le grand monde; j'avais tout ce qu'il faut pour y réussir, de l'argent... mais je me suis dit : Robert, mon ami, tu n'es
» pas fait pour la haute société; si tu es assez fou pour y
» monter, tu seras obligé à des égards, à des servitudes;
» tu trouveras à chaque pas des supérieurs qui t'écra-
» seront du poids de leur insolence... ne sors pas de ta
» sphère, et tu t'en trouveras bien ; » ce qui fut dit, fut fait... malgré ma nouvelle fortune, j'ai gardé mon ancien costume, mes anciennes manières, et même mon vieux nom de Robert... je suis resté ce que j'étais.

Air : *A soixante ans.*

Assez de gens, comblés par la fortune,
Au ciel encor adressent d'autres vœux !
Du bien d'autrui, l'aspect les importune
Et regardant toujours au-dessus d'eux,
Ils n'ont jamais pu voir les malheureux.
Pauvres Crésus, quels desirs sont les vôtres ?
Moi, rien ne peut me tenter ici bas...

Plus haut que moi, je ne regarde pas ;
Pour être heureux, pour rendre heureux les autres,
J'ai toujours soin de regarder plus bas.

LA PRIME.

Et vous ne songez pas à vous marier !..

ROBERT.

Au contraire... mais, où trouver ce que je veux ?.. d'abord, les femmes riches, c'est comme les charges .. cela coûte trop cher !.. je veux une fille qui n'ait rien.

LA PRIME.

C'est facile à trouver !

ROBERT.

Oui... mais vous croyez peut-être que je veux qu'elle ait de l'esprit ?.. pas si bête !.. je n'en aurais plus, moi... et je ne serais plus le maître à la maison... au lieu qu'une femme, un peu... ça marche tout seul... si vous m'en trouvez une qui soit jolie, niaise, ignorante, pauvre... enfin, qui réunisse toutes les qualités que j'exige ; oh! mon Dieu... je l'épouse tout de suite.

LA PRIME.

Sans marchander... là... au comptant...

ROBERT.

Oui... d'inspiration !

LA PRIME.

Quant au château de la Badinière.. vous n'y renoncez pas.

ROBERT.

Non, morbleu !.

LA PRIME.

Silence !. voilà sans doute, la mère de mademoiselle Louise..

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Mme GRAPIN.

ROBERT, *la regardant.*

Oh ! la mère ? la grand'mère, au moins !

Mme GRAPIN.

Dès qu'Othello aura fini son déjeûner, vous aurez soin de faire sa toilette !.. pauvre petit animal !.. notre

chûte d'hier lui a causé une commotion !. cela m'a fait un mal.. je suis si sensible.. j'aime tant les bêtes.. (*à la Prime.*) C'est sans doute monsieur dont m'a parlé Louise !

LA PRIME, *à part.*

Elle lui a parlé de moi ! elle m'aura remarqué !... en effet, madame, je venais.....

Mme GRAPIN.

Monsieur, parlez haut et distinctement !...

ROBERT, *à part.*

C'est-à-dire quelle est sourde.

LA PRIME.

Oui, madame, je venais pour le château.

ROBERT, *bien haut.*

Et moi aussi, madame !...

Mme GRAPIN.

Vous, mon cher.

ROBERT.

Moi, ma chère !...

Mme GRAPIN.

L'insolent ! eh bien, messieurs, nous verrons...

LA PRIME, *à part.*

De la politesse et de la politique (*haut.*) pour moi, madame, j'ignorais que madame de Villeneuve fût sur les rangs ! il est du devoir d'un chevalier français de s'immoler pour les dames...

ROBERT.

Moi, madame, je suis français, mais je ne suis pas chevalier, et vous daignerez trouver bon que je ne m'immole pas.

Mme GRAPIN.

Le grossier personnage ! il faut le ménager, je peux en avoir besoin. (*à la Prime.*) Monsieur, je sais apprécier votre procédé ! eh bien, voyez si ce notaire viendra ; il faut pourtant me décider à aller chez lui ! Louise ! Louise ! pas une sonnette dans cette mauvaise auberge. Une femme comme moi, se fatiguer la poitrine !... Louise ! Louise !

SCÈNE IX.

Les mêmes, LOUISE.

Mme GRAPIN.

Venez donc, mademoiselle !

LOUISE.

Me voici!

Mme GRAPIN.

Parlez plus haut, vous bredouillez toujours.

ROBERT.

Elle n'est pas douce, madame Grapin.

Mme GRAPIN.

Est-ce que vous ne devez pas accourir, lorsque je vous appèle.

LOUISE.

Votre voix avait réveillé Othello, et je cherchais à le rendormir.

Mme GRAPIN.

Donnez-moi mon ombrelle, mes gants, mon sac.

(*Louise va chercher tout ce que madame Grapin a demandé, et le lui apporte; madame Grapin met ses gants.*)

LA PRIME, *à Robert.*

Comme cette mademoiselle Louise a l'air noble et distingué.

ROBERT.

Elle a une figure douce, voilà tout! mais elle a une méchante grand'mère.

LA PRIME.

On n'épouse pas la grand'mère! la petite est charmante, et je l'aime déjà beaucoup.

ROBERT.

Oui, vous avez l'air d'être amoureux fou.

LA PRIME.

Amoureux fou! je ne dis pas cela! je ne suis pas amoureux comme Orosmane! je ne l'aime pas assez pour la tuer; mais je l'aime assez pour vivre avec elle bien tranquillement.

SCÈNE X.

Les Mêmes, GIRAUD, BENOIST.

BENOIST.

Madame, madame, voilà le notaire.

Mme GRAPIN.

Ah! c'est fort heureux!

GIRAUD.

C'est madame qui m'a demandé; madame Villeneuve!

Mme GRAPIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Villeneuve? La fruitière! de Villeneuve, entendez-vous? je voudrais causer avec vous du château de la Badmière.

GIRAUD.

Madame, voici les titres, vous serez contente! les terres sont labourables; des bois, des prés; le tout en plein rapport.

ROBERT.

Comme toutes les terres à vendre !..

Mme GRAPIN.

Si vous voulez passer avec moi dans cette chambre...

GIRAUD.

Je suis à vos ordres ! .. (*à part*) il le faut bien, puisque je n'ai pas d'autres affaires !.. un homme comme moi, notaire de province !..

Mme GRAPIN.

Allons, mademoiselle Louise... raportez tout cela... et dépêchez-vous... (*Louise rentre.*)

ROBERT.

Je ne connais rien de plus mauvais... qu'une mauvaise femme !

LA PRIME.

Ah ! madame, vous traitez bien sévèrement votre petite fille.

Mme GRAPIN.

Ma petite fille ! qu'est-ce qui a dit que c'était ma petite fille ?...

LA PRIME.

C'est donc votre petite nièce !

Mme GRAPIN.

Elle n'est pas ma petite nièce.

ROBERT, *s'avançant.*

Et qu'est-ce qu'elle est donc ?

Mme GRAPIN, *rentrant.*

C'est ma demoiselle de compagnie !...

GIRAUD, *rentrant.*

C'est sa demoiselle de compagnie !

SCÈNE XI.

ROBERT, LA PRIME, BENOIST.

Air : *Du valet de chambre.*

ROBERT.

Demoiselle de compagnie,
Quelle chûte ! et qui s'en doutait ?
Je la trouve encor plus jolie,
Depuis que j'apprends ce qu'elle est.

LA PRIME.

Demoiselle de compagnie !
Quelle chute !... et qui s'en doutait ?
Je la trouve encor fort jolie
Mais je renonce à mon projet.

BENOIST.

Demoiselle de compagnie !
Quelle chûte ! et qui s'en doutait ?
Il me sembl' qu'elle est plus jolie,
Depuis que j'apprends ce qu'elle est.

LA PRIME.

Elle a bien l'air un peu grisette !...

ROBERT.

Vous lui trouviez l'air distingué !...

LA PRIME.

Je la croyais riche !

BENOIST.

Morgué...
J' faisais bien d' l'aimer en cachette.

LA PRIME.

Je suis dans un grand embarras,

Demoiselle de compagnie,
Pour ma femme je n'en veux pas !
Au château je cours de ce pas...

BENOIST.

Oh ! mon oncle, que j' te remercie
De m'avoir laissé ton vieux bas.

ENSEMBLE.

Demoiselle de compagnie ! etc.

SCÈNE XII.

ROBERT, *seul.*

Demoiselle de compagnie !... j'étais loin de m'attendre à celui-là !.. pauvre petite ! elle doit être malheureuse chez cette madame Grapin, qui est aigre comme verjus, et qui est fière !... presque autant que le petit notaire... presque autant que l'homme d'affaires ! ils le sont tous !

Air : *De la walse des Comédiens.*

La vanité, c'est l'unique boussole
Qui guide, hélas, la pauvre humanité !
Chacun de nous sacrifie à l'idole !
Tout ici bas, tout n'est que vanité !

Le faible enfant soulevant une épée,
Déjà se croit un guerrier triomphant ;
Et le vieillard dans son ardeur trompée,
Rêve l'amour que l'âge lui défend !
Dans tous les rangs, notre orgueil est étrange ;
Je vois chacun rougir de son métier !
Le courtier veut paraître agent de change,
Et le marron veut paraître courtier !
Le receveur tient un état de prince !
Le gros banquier veut devenir baron !
Quand il pérore au fond de sa province,
Le substitut se croit un Cicéron !
Le perruquier veut qu'on l'appèle artiste,
Le chansonnier qu'on l'appèle écrivain !
A l'opéra, le superbe choriste,
Sous son manteau, se croit presque un Romain.

Dans son journal, l'auteur se porte aux nues!
La vanité gagne jusqu'aux commis;
Et nous voyons le vieux chanteur des rues,
Se pavaner en habit de marquis!
D'autres parés d'une croix étrangère,
Que leur vendit l'intrigue ou la faveur,
Vont usurper le salut militaire
Que nos guerriers gagnent au champ d'honneur!
La vanité, c'est l'unique boussole, etc.

Je crois que voilà cette pauvre demoiselle qui revient!.. si elle n'avait pas d'autres ressources, je pourrais bien la placer dans ma manufacture! mais... c'est qu'elle est vraiment jolie.

SCÈNE XIII.

ROBERT, LOUISE.

ROBERT, *à part.*

Allons!.. il faut lui parler, (*haut*) mademoiselle!

LOUISE.

Ah! c'est vous, monsieur; vous m'avez presque fait peur.

ROBERT.

Ma présence vous déplaît-elle?

LOUISE.

Oh! non!

ROBERT.

Mademoiselle! de grâce, ne vous offensez pas de mon indiscrétion? croyez que c'est pour votre bien que je m'adresse à vous; voudriez-vous répondre à quelques questions?.. (*à part*) me voilà presque galant! Ces femmes, ça fait l'impossible!

LOUISE.

Monsieur, je ne vous connais pas, mais vous m'inspirez de la confiance.

ROBERT.

Vous me trouvez le ton et la physionomie d'un honnête homme!

LOUISE.

Je l'ai dit à Benoist, quand vous êtes arrivé.

ROBERT.

Ah! vous l'avez dit à Benoit!.. voyons! y a-t-il longtems que vous êtes demoiselle de compagnie de madame Grapin ?

LOUISE.

Près de vingt mois!

ROBERT.

Diable! elle est un peu acariâtre, la chère dame Grapin ?

LOUISE.

Je ne dis pas cela, monsieur.

ROBERT, *à part.*

Elle n'en convient pas, c'est bon signe! (*haut*) et avant d'entrer chez elle, vous étiez chezvos parents?

LOUISE.

Hélas! monsieur, je n'en ai pas.

ROBERT.

Pauvre petite! point de parents! (*à part*) eh bien! celui qui l'épouserait, ne serait pas importuné par une famille.

LOUISE.

J'avais six ans, quand mon père m'a quittée.

ROBERT.

Votre père!

LOUISE.

Oui, Pierre Dumont! il était laboureur!.. je m'en souviens bien! on se battait, il prit un fusil et il partit; il me semble que j'y suis encore!

Air : *Le choix que fait tout le Village.*

Cachant les pleurs qui mouillaient sa paupière,
Il me disait, me serrant dans ses bras :
De l'ennemi si tu vois la bannière,
Ma pauvre enfant, je ne reviendrai pas!
Son régiment marcha vers la frontière!
Dieu, vous savez ce qu'il est devenu!...
De l'ennemi quand j'ai vu la bannière
Mon père, hélas! n'était pas revenu!

ROBERT.

Et qui donc a pris soin de votre enfance?

LOUISE.

C'est madame Delby, la nièce de ma bonne amie !

ROBERT.

Elle est bonne, votre bonne amie.

LOUISE.

Madame Delby n'avait point d'enfants! je fus élevée comme sa fille! ah! monsieur, quelle femme généreuse et respectable! il y a vingt mois que j'ai eu le malheur de la perdre: c'est alors, que madame de Villeneuve me prit chez elle, et je changeai de bienfaitrice!

ROBERT.

De bienfaitrice... et vous avez trouvé une grande différence entre la première et la seconde bienfaitrice!

LOUISE.

Je respecte la seconde; mais j'aimerai et je pleurerai toujours la première.

ROBERT, *à part.*

Par ma foi, si elle n'est pas hypocrite, elle est parfaite! (*haut*) et dites-moi, auprès de cette madame Grapin...

LOUISE.

Vous dites toujours madame Grapin; c'est madame de Villeneuve qu'il faut dire!

ROBERT.

Oui, c'est son nom de luxe, mais je n'y tiens pas!

LOUISE.

Vous, mais elle, elle y tient.

ROBERT.

Eh bien! auprès de madame de Villeneuve, comment passez-vous votre temps?

LOUISE.

Air: *vaud. de la Somnambule.*

Dois-je parler, ou bien dois-je me taire?

ROBERT.

Point de frayeur!.. allons, rassurez-vous;
Voyez en moi, votre ami, votre frère!

LOUISE.

Ah! pour mon cœur, que ces noms là sont doux!

Ces noms sacrés, pour qui peut les connaître,
Ils sont toujours précieux!... mais hélas!
Ils sont encor plus précieux peut-être
Pour l'orphelin qui ne les connaît pas!

ROBERT.

Elle a bon cœur! allons, mademoiselle, moi j'ai envie de savoir ce que c'est qu'une demoiselle de compagnie.

LOUISE.

Eh bien! monsieur, tous les matins je suis levée une heure avant madame de Villeneuve! d'abord, il faut que j'aie soin de son chien Othello!

ROBERT.

Pauvre petit toutou!

LOUISE.

Dès que madame sonne, j'entre chez elle! c'est moi qui l'aide à sa toilette, parce qu'elle dit que sa femme de chambre est maladroite; après déjeuner, je fais la lecture à madame jusqu'à ce qu'elle s'endorme; je laisse passer un quart-d'heure, puis, je me mets au piano! madame s'éveille et m'écoute; il vient des visites! alors j'approche les fauteuils et je répète à madame ce qu'on lui dit, parce qu'elle a l'oreille un peu dure.

ROBERT.

Et elle dit qu'on bredouille...

LOUISE.

Quand il n'y a personne à diner, je mange avec madame; quand il y a du monde, on me sert dans ma chambre! après diner, quand nous ne sommes que nous, je fais le piquet de madame; je n'aime pas le piquet, mais madame l'aime beaucoup! seulement, elle se fâche quand elle a mauvais jeu! mais je sais le moyen de lui donner de la bonne humeur; je triche, pour la faire gagner.

ROBERT.

Voyez-vous la ruse de l'innocence! et moi, qui jouais hier avec un beau monsieur, qui trichait pour me faire perdre! et, est-ce que vous ne sortez jamais!

LOUISE.

Nous allons nous asseoir au Luxembourg.

ROBERT.

C'est gai !.. et le soir ?

LOUISE.

Nous allons quelquefois au spectacle... mais on me laisse toujours sur la dernière banquette, de sorte que je ne vois ni n'entends rien.

ROBERT.

Ce n'est pas toujours un mal. Et vous n'avez pas d'autres plaisirs ?

LOUISE.

On me fait descendre au salon, quand il manque un quatrième au boston ou au reversis.

ROBERT.

Ah ! çà mais... mon enfant... c'est une vie de servante que vous menez là ?

LOUISE.

Bien heureuse si je n'en change pas, car ma bonne amie ne m'aime point, et elle parle souvent de faire venir à ma place une parente qu'elle a en province !

ROBERT, *à part.*

Non, ce n'est pas à ma manufacture qu'il faut la placer. (*On entend appeler : Louise, Louise.*)

LOUISE.

On m'appèle... j'espère, monsieur, que tout ce que je vous ai dit, ne vous a pas donné mauvaise opinion de moi. (*Elle salue et rentre*)

ROBERT.

Non, mon enfant, bien au contraire ; elle est charmante.

SCÈNE XIV.

ROBERT, GIRAUD.

GIRAUD, *sort de la chambre.*

Si monsieur voulait à son tour prendre connaissance des titres et des conditions de la vente.

ROBERT *préoccupé.*

Oui, monsieur le notaire, oui ; mais j'ai déjà bien d'autres idées en tête ! elle est jolie, elle est douce... mais elle n'est parbleu pas sotte,.. il faut bien s'en contenter.

GIRAUD.

Ah! monsieur, c'est un client comme vous, qu'il me faudrait; madame de Villeneuve lésine, et n'est pas raisonnable... la voilà, je vous laisse et me recommande à vous. Dieu! un homme comme moi, notaire en province! (*Il sort*)

SCÈNE XV.

ROBERT, Mme. GRAPIN.

ROBERT.

Depuis que j'ai parlé à cette petite, j'ai des projets, l'inspiration me galoppe; un moment cependant! je ne la connais que par ses propres discours: je vais tâcher de faire causer madame Grapin; elle est femme, elle est vieille, elle causera.

Mme. GRAPIN.

Monsieur, vous ne tenez pas encore le château; je vais voir le parc, la ferme, et je serai bientôt décidée.

ROBERT.

Madame, j'y allais aussi, et si j'osais vous proposer...

Mme. GRAPIN, *allant à la porte.*

Monsieur!.. allons, Louise, rangez tout, serrez tout, et venez me rejoindre.

ROBERT.

Elle vous est bien utile, madame, cette demoiselle que vous nommez Louise; c'est votre demoiselle de compagnie?

Mme. GRAPIN.

Oui... c'est la fille d'un paysan... d'un soldat!..

ROBERT, *à part.*

Bien, elle m'a dit la vérité; et elle n'a plus son père, il est mort...

Mme. GRAPIN.

Air : *de la Robe et des Botes.*

Oui, dans je ne sais quelle affaire
Parmi les morts il est resté...
Pourquoi s'est-il fait militaire!..

ROBERT.

Ah! madame!.. un peu d'équité.

C'est pour nous tous, qu'avec courage
Ce brave homme est allé mourir,
Et son enfant est l'héritage
Que nous devons tous recueillir !

Mme. GRAPIN.

Vous avez raison... mais une de mes nièces avait fait la sottise de lui donner un éducation fort au-dessus de son état! moi, j'ai fait aussi la sottise de la prendre avec moi.

ROBERT.

Est-ce que vous avez à vous en plaindre ?

Mme GRAPIN.

Elle est assez bonne ouvrière, mais elle ne sait que coudre, broder, festonner...

ROBERT.

Rien que cela !

Mme GRAPIN.

Elle ne manque, ni d'ordre, ni d'économie ! elle tient bien ma maison, et pour la probité, il n'y a rien à dire ; mais elle n'en est pas moins très gauche, très sotte, et très niaise !

ROBERT.

En vérité, c'est fort bien !

Mme GRAPIN.

Elle fait de la musique !

ROBERT.

De la musique... je n'y tiens pas.

Mme GRAPIN.

J'avais pensé à lui donner un maître de danse ! savez-vous ce qu'elle m'a répondu !.. qu'il ne convenait pas à une jeune fille comme elle, de briller dans un bal, et qu'elle n'aimait pas la danse !

ROBERT.

Elle n'aime pas la danse, et elle ne walse pas?... Une femme qui ne walse pas, c'est un trésor !

Mme GRAPIN.

On dit qu'elle a bon cœur, parce qu'elle donne aux pauvres le peu qu'elle a ; mais c'est par fierté ! est-ce qu'on doit faire l'aumône, quand on a besoin soi-même !

elle me présente toujours de nouveaux protégés, comme si je n'avais pas mes pauvres.

ROBERT.

Ah ! vous avez vos pauvres ?

Mme GRAPIN.

Oui, monsieur, je suis très charitable; vous pouvez le voir dans les journaux.

Air : *du Calife.*

Des pauvres je suis l'interprête !
Pour eux officiellement
Tous les huit jours je fais la quête
Du dixième arrondissement.

ROBERT.

Ah! combien vous prenez de peine !
Leur donner un jour par semaine,
C'est beaucoup (*à part*) mais, moi j'aime autant
Ceux qui leur donnent leur argent.

Mme GRAPIN.

Louise ne sera jamais propre qu'à faire une femme de ménage; elle ne se mariera jamais.

ROBERT.

Jamais en êtes-vous bien sûre ?

Mme GRAPIN.

Mademoiselle ne voudrait pas des gens de sa condition; vous entendez bien que les gens d'une condition supérieure ne voudraient pas d'elle.

ROBERT.

Ainsi, jusqu'à présent, elle n'a pas eu d'inclination. ?

Mme GRAPIN.

Ah ! fi donc... de l'amour... elle, une fille de rien.

ROBERT.

Eh ! madame ! l'amour se glisse partout, dans toutes les classes ; et sans qu'on y pense ; (*à part*) il me semble que je m'en aperçois, (*voyant Louise qui entre*) mais la voilà.

LOUISE, *entrant.*

Madame...

Mme GRAPIN.

Restez là, mademoiselle, je n'ai pas besoin de vous.

ROBERT.

Air : *des Gascons.*

Vers le château portons nos pas !
Ne craignez point qu'on en murmure,
Car la noblesse à la roture
Sans danger peut donner le bras.
De Louise, chemin faisant,
Vous allez me dire vous-même
Tous les défauts (*à part*) c'est étonnant,
Plus j'en apprends, et plus je l'aime.

(*Il parle*) en revenant je verrai le notaire ; encore une affaire d'inspiration !

ENSEMBLE.

ROBERT.

Vers le château portons nos pas.
Ne craignez point qu'on en murmure ;
Car la noblesse à la roture
Sans danger peut donner le bras.

MADAME GRAPIN.

Vers le château portons nos pas !
Je ne crains point qu'on en murmure ;
Car la noblesse à la roture,
Par hasard peut donner le bras.

SCÈNE XVI.

LOUISE, BENOIST.

BENOIST, *à part.*

Bon ! la voilà seule, je me décide. (*S'approchant*) Mademoiselle, mademoiselle Louise...

LOUISE.

Ah ! c'est vous, mon ami.

BENOIST, *à part.*

Son ami ! comme c'est doux. (*Haut*) mademoiselle, c'est que j'voudrais bien...

LOUISE.

Pourrais-je vous être utile à quelque chose ?

BENOIST.

Ah ! jarni, oui, mamzelle, vous pourriez m'être ben utile et ben agréable ! tout d'même.

LOUISE.

Parlez !..

BENOIST.

C'est que j'ai appris, tout à l'heure, par cette vieille madame, que vous n'étiez pas sa fille, ni sa nièce, ni sa parente ; et par ainsi, j'ai pensé tout de suite à part à moi, sauf votre respect, que pour être au service de cette vieille madame...

LOUISE.

Au service !

BENOIST.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle.

LOUISE.

Au fait, il a raison.

BENOIST.

J'ai pensé, qu'il fallait que vous fussiez un peu dans la peine, pauvre...

LOUISE.

Il est trop vrai !

BENOIST.

Eh ! bien, mademoiselle, je viens vous offrir une fortune !

LOUISE.

Vous, mon cher Benoist !

BENOIST, *à part*.

Son cher Benoist, cela marche d'un bon pas, (*haut*) oui, mademoiselle vous saurez que j'ai eu en héritage, trois bons quartiers de terre, et deux mille deux cents écus, qui sont chez M. Giraud, notre notaire ! c'est un joli avoir, n'est-ce pas, mademoiselle, eh ! bien mademoiselle, sauf votre respect, si vous vouliez...

LOUISE.

Si je voulais !

BENOIST.

M'épouser.

LOUISE.

Vous épouser, Benoist !

BENOIST.

Voilà !

Air : *des Maris ont tort.*

J' vous donn'rai mes arpens de terre,
Mon or, mon état, tout mon bien ;
Je sais que vous n' me donn'rez guère,
Ou plutôt qu' vous n' me donn'rez rien...
Mais, quand j' vois vot' joli visage,
Vot' bon cœur, votre bonne foi...
Y m' semble, que dans not' ménage,
Vous apporterez plus que moi !

LOUISE.

Benoist, je vous remercie ; mais vous trouverez beaucoup mieux ! (*à part*) ce pauvre garçon !..

BENOIST.

Jamais, mademoiselle, jamais ! c'est impossible ! je défie qu'il y en ait deux comme vous.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Nous y voilà !... j'étais bien sure qu'il était avec elle !

BENOIST.

Oh ! jarny ! mademoiselle Jeannette.

JEANNETTE.

Fi, monsieur Benoist, c'est indigne à vous ! à présent que vous savez qu'elle est à notre niveau, vous lui faites la cour ! mais, je la vaux bien... une demoiselle de compagnie, c'est une femme de chambre, une servante !

LOUISE.

Pauvre Louise !

BENOIST.

Voulez-vous bien vous taire.

JEANNETTE.

Si elle a des talents, j'en ai aussi ; si elle sait la Musique, moi, je sais la cuisine ! nous sommes camarades.

BENOIST.

Mauvaise langue ! eh ! bien oui, j'offre à mademoiselle mon cœur, ma main, mon argent, mon nom, et elle ne sera ni coquette, ni jalouse comme vous. (*il sort.*)

LOUISE.

Rassurez-vous, mademoiselle Jeannette! je ne l'épouserai pas, et je vous réconcilierai.

JEANNETTE.

Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

LOUISE, LA PRIME.

LOUISE.

Oh! madame Delby! pourquoi m'avez-vous élevée au-dessus de mon état?

LA PRIME.

Le château est trop petit pour moi, et trop cher! il est plus sage de m'en retourner! eh! mais, voici la petite demoiselle de compagnie! Je ne veux plus la prendre pour femme, mais!.. un mot, s'il vous plaît, ma belle enfant!

LOUISE.

A moi, monsieur!

LA PRIME.

Je prends beaucoup d'intérêt à votre sort. Votre candeur, votre jolie figure, vos grâces, m'ont touché, et je veux faire quelque chose pour vous!

LOUISE.

Est-ce à moi que monsieur parle?

LA PRIME.

A qui donc? (*à part.*) elle fait la fière, je crois. (*haut.*) Dites-moi! est-ce que vous resterez toujours avec votre madame Grapin? Considérez donc que, demoiselle de compagnie, c'est un état fort équivoque! on ne sait pas même ce qu'on est! On n'est ni maître, ni domestique?

LOUISE.

C'est vrai!

LA PRIME.

Quand les maîtres commandent, vous obéissez; et quand vous commandez aux domestiques, ils n'obéissent pas et se moquent de vous.

LOUISE.

C'est bien vrai!

LA PRIME, *à part.*

Fort bien! elle se plaint de sa condition. (*haut.*) Vous n'êtes pas du tout à votre place. Une jeune et jolie personne comme vous...

LOUISE.

Monsieur...

LA PRIME, *à part.*

Du trouble! de l'embarras! elles en ont toujours la première fois. (*haut.*) Croyez-moi, laissez là votre madame Grapin de Villeneuve! Vous êtes musicienne, vous avez de la voix, je vous ferai débuter.

LOUISE.

Débuter!

LA PRIME.

Au Gymnase, à l'Opéra, ou même... Eh! oui, j'en dirai un mot à mon ami Rossini! vous vous appellerez Louisa; nous vous lancerons, et qui sait? vous deviendrez peut-être une petite Pasta! vous aviez une bienfaitrice, vous aurez un protecteur! il en faut partout!

Air : *Le premier pas.*

Qui fait braver la fortune ennemie?
Du malheureux qui vient sècher les pleurs?
Qui donne l'or, le pouvoir, le génie?
Qui fait entrer, même à l'académie?
Les protecteurs.

DEUXIEME COUPLET.

A l'opéra, cette actrice si fière
Qui danse mal, et joue à faire peur!
Du talent! certe, elle n'en montre guère!
Qu'a-t-elle donc, pour être la première?
Un protecteur.

Qu'est-ce que c'est? vous pleurez, je crois?

LOUISE.

Oui, de honte! et de colère!

LA PRIME, *à part.*

Quand une femme s'attendrit, elle est à moitié rendue.

Je vous emmène à Paris! je vais commander des chevaux! nous partons en poste!

(*à Robert qui entre.*)

Ah! mon cher! faites-moi votre compliment! la petite demoiselle de compagnie est à moi!

SCÈNE XIX.

LA PRIME, LOUISE, ROBERT.

ROBERT.

Eh! bon Dieu! qu'avez-vous, mademoiselle Louise, vous pleurez?

LOUISE.

Eh! comment retenir mes larmes, quand j'entends de pareils discours!

ROBERT.

Chère enfant! je devine! monsieur le marron, si j'avais été là.

LOUISE.

C'est comme encore ce pauvre Benoist! mais au moins, lui, il ne m'a fait qu'une offre honnête.

ROBERT.

Quelle offre?

LOUISE.

Il voulait m'épouser!

LA PRIME.

Vous épouser.

ROBERT.

Benoist le postillon! et vous l'avez refusé!

LOUISE.

Oh! ce n'est point par fierté! ah! que je suis malheureuse!

ROBERT.

Ah! ma chère Louise; mais on vient! Voici votre madame Grapin! ne dites rien! restez là... et laissez-moi faire.

SCÈNE XX.

LOUISE, ROBERT, Mme. GRAPIN, BENOIT, LA PRIME.

Mme. GRAPIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, mademoiselle?... que vient de me conter ce postillon?... qu'il va vous épouser?

LOUISE.

Madame!

Mme. GRAPIN.

Eh! bien, Mademoiselle, répondrez-vous?

BENOIST.

Oui, répondez, mademoiselle Louise!...

LOUISE.

Mon cher Benoist!...

Mme. GRAPIN.

Epousez votre cher Benoist, Mademoiselle! je vous chasse!...

LA PRIME, *s'avançant.*

Vous la chassez!... c'est à merveille... mais, moi, je la prends sous ma protection.

ROBERT.

Un moment, monsieur le protecteur désintéressé! vous serez toujours à temps de protéger mademoiselle Louise, si elle en a besoin; mais, en attendant, terminons d'abord une autre affaire. Voici, monsieur le notaire : écoutons ce qu'il va nous dire.

SCÈNE XXI.

Les mêmes, GIRAUD, JEANNETTE.

GIRAUD, *d'un air très-gai.*

Messieurs et mesdames, je vous salue de tout mon cœur... mon ami La Prime renonce au château de la Badinière; Madame ne veut pas augmenter son enchère?

Mme. GRAPIN.

Non, certainement, Monsieur.

GIRAUD, *se frottant les mains.*

Madame, votre enchère est couverte, et le château est vendu.

Mme. GRAPIN.

Vendu !...

GIRAUD.

Oui, Madame, et vive la joie!...

LA PRIME.

Te voilà bien gai ?

GIRAUD.

Je crois bien... j'ai fait une affaire!... enfin, en voilà une... ma femme ne voulait pas le croire. Dieu soit loué, et mademoiselle Louise Dumont aussi!...

LA PRIME.

Mademoiselle Louise Dumont !

LOUISE.

Moi !

BENOIST.

En voici bien d'une autre.

GIRAUD.

Et une cliente, qui paie comptant... et qui ne lésine pas sur les honoraires.

Mme. GRAPIN.

Ah! çà, Monsieur le notaire, qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ?

GIRAUD.

Madame, depuis que j'ai quitté Paris, je ne plaisante guère... et quand cela m'arrive, je ne fais pas de mauvaises plaisanteries... demandez plutôt à monsieur Robert qui vient de signer de la part de mademoiselle et en son nom.

LOUISE.

Il se pourrait !

ROBERT.

Oui, toujours d'inspiration ; j'ai signé en votre nom. (*Il prend les papiers des mains du notaire.*) Tenez, voyez... Robert... à moins que vous refusiez de vous appeler Louise Robert.

LOUISE.

Ah! monsieur Robert, quelle générosité !

ROBERT.

Air : *des Amazones.*

Moi, généreux !... ma Louise, au contraire !
En ce moment, si je te fais du bien,
C'est par calcul ! par calcul, oui, ma chère !
C'est pour qu'un jour tu ne me doives rien.
Si j'ai mon tour, plus tard viendra le tien !
Tout plein encor de force et jeunesse,
Moi, le premier je prendrai soin de toi ;
Et si jamais j'arrive à la vieillesse,
Pour t'acquitter, tu prendras soin de moi !

GIRAUD.

J'aime à voir que la fortune s'allie à la pauvreté, et qu'un homme distingué prenne sa femme dans un rang inférieur au sien... c'est rare.

LA PRIME.

C'est rare... non, ce n'est pas rare : je ne dis pas que je le ferais ! mais je l'ai vu faire plus de cent fois au comte Almaviva, dans le Barbier de Séville de mon ami Rossini.

GIRAUD.

C'est une bonne journée pour moi... un acte de vente... un contrat de mariage.

LOUISE.

Oh ! vous en ferez deux... n'est-ce pas, Benoist ?

BENOIST.

Ma fine, vous avez raison : un postillon et une fille d'auberge, c'est un attelage mieux appareillé. Malgré ça, je ne croyais pas que le château serait acheté par un lapin.

VAUDEVILLE.

Air *d'Aristipe.*

GIRAUD.

Pauvre garçon, tu suivais la coutume,
A l'habit seul tu voulais rendre honneur ;
S'il nous fallait en croire le costume,
A chaque instant ici-bas que d'erreur.
Autour de nous bien des gens qu'on renomme
N'ont emprunté qu'un éclat mensonger ;
Un intrigant a l'air d'un honnête homme ;
Sur l'apparence il ne faut pas juger.

ROBERT.

Vous qui croyez notre peuple frivole,
Fiers étrangers, vous nous méconnaissez ;
A chaque instant, oui, nous changeons d'idole,
Par d'autres goûts, nos goûts sont remplacés ;
Dans les plaisirs tous nos jours sont passés.
Eh! bien... au sein des jeux, de la folie,
Quand il le faut, ce Français si léger
Aux malheureux donne ses biens, sa vie,
Sur l'apparence il ne faut pas juger.

BENOIST.

Dimanch' dernier, après la comédie,
Monsieur Talma veut r'partir sur le champ;
Il monte en poste en habit d' tragédie,
Je me disais : comme il a l'air méchant;
Et sur mon ch'val j'avais grand' peur vraiment.
A son poignard, à sa grand' figur' noire,
Moi je croyais qu'il allait m'égorger.
Eh! bien... il m'a donné cent sous pour boire,
Sur l'apparence il ne faut pas juger.

LOUISE.

Le premier jour un succès est facile,
Quelques bravos nous le font obtenir;
Mais pour bien mieux juger ce vaudeville,
Vous devriez, messieurs, y revenir ;
Oui, soyez sûrs qu'il faut y revenir.
De nos amis le zèle opiniâtre
Pourrait sans vous, encor, nous protéger ;
Quand il s'agit d'un succès de théâtre,
Sur l'apparence il ne faut pas juger.

FIN.

